

## DES LOUPS, DES CORBEAUX ET DES HOMMES

Résumé du chapitre précédent : oui ou non, Sergueï Petrov a-t-il vu ses parents faire l'amour lorsqu'il avait dix-huit mois, ou s'agissait-il de deux chiens blancs dans un chemin de campagne ? L'inspecteur Freud s'interroge, et il échafaude de troublantes hypothèses.

Voulant parler de *l'Homme aux Loups* <sup>1</sup>, Freud ne cesse de parler de lui-même. Ce récit d'une cure analytique, il le rédige d'un seul trait pendant l'hiver 1913-1914. Il est assailli de questions. L'une le trouble particulièrement, elle l'obsède littéralement, on la sent lancinante : contre toute probabilité, *il faut* que Sergueï Petrov ait *réellement* vu ses parents faire l'amour à l'âge de un an et demi. Cette *scène primordiale*, l'Homme aux Loups ne s'en souvient pas, il ne la raconte à aucun moment, c'est Freud qui la reconstruit, qui l'induit de toute une constellation disparate d'indices.

Avec le recul, on ne peut s'empêcher de trouver ça un peu tiré par les cheveux, on se dit qu'il y a des moments où Freud délirait sec... Mais pour lui, y a pas

<sup>1.</sup> Cinq psychanalyses. PUF.

de bon Dieu, elle doit avoir eu lieu, la scène chez les Petrov, et Freud livre là son désir, un désir aigu, torturant, qui ne lui laissera aucune trêve tant qu'il ne l'aura pas assouvi d'une façon ou d'une autre.

Il faut qu'il sache, il ne sera satisfait que lorsqu'il aura restitué la scène dans ses moindres détails, qu'il pourra

la décrire à son tour, comme s'il avait été là...

Quatre ans plus tard, lorsqu'il peut enfin publier son récit, il y ajoute quelques notes, calmes, apaisées, définitives. L'inquiétude est retombée, la torture du désir s'est résorbée: Freud a enfin débandé, il a réussi à théoriser la chose. C'était sans doute heureux pour son confort, par ailleurs c'est plutôt dommage. En gardant la question ouverte, en laissant l'angoisse lui fouiller le cœur, Freud serait peut-être allé plus loin. Le couvercle de la théorie est retombé, il faudra que d'autres le soulèvent pour voir de plus près ce qui continue à mijoter là-dessous.

Ce qui mijotait pour Freud en personne, on peut le supposer sans grand risque, ce sont ses propres expériences infantiles, toutes les questions sans réponse qu'il s'était posées étant gamin, tous les silences, tous les non-dits, tous les désirs et les angoisses qui l'avaient agité autour de ce problème : qu'est-ce que je fous là, comment y suis-je venu, qu'est-ce que ça veut dire s'appeler Freud Sigmund, être l'enfant de ces deux êtres qu'on nomme père et mère? Vertige de l'origine. ce point nodal où quelque chose qui est moi a un jour décidé d'être, non certes à partir de rien mais à partir de quoi au juste ? D'un désir qui n'était pas le mien, était-il même celui des deux qui se sont unis pour me faire? Plutôt peut-on parler d'un courant, d'une volonté d'être qui circule à travers l'espèce, la création, l'univers. Et encore faire la part de l'aléatoire, à chaque instant des milliards de combinaisons sont possibles et voilà que l'une d'elles s'est incarnée et je suis là, mon corps, moi.

Tout ça, on se le dit par la suite, et ça nous avance pas à grand-chose, le vertige est toujours aussi violent, le gouffre de l'inconnu toujours aussi béant. Et

pourquoi pas? Faut s'y faire, voilà tout.

Seulement faut reconnaître aussi que quand on est gosse, on nous raconte des histoires. Ou plutôt, c'est encore plus malin, plus vicieux : on nous laisse nous raconter des histoires. Le petit d'homme qui demande tout naturellement : dis papa, pourquoi on est sur la terre? — on voit pas pourquoi ça fait problème, on devrait lui répondre tout aussi naturellement, ben tu sais, j'en sais rien, personne en sait rien. Ah? dirait le gamin et s'il veut il gamberge là-dessus, c'est son affaire. Au lieu de ça : tais-toi, dit le père, t'es trop petit, tu comprendras plus tard. Ou, s'il est vraiment modeste : je sais pas, demande à l'école. Le gamin : dites, m'sieur... L'instit : tais-toi, t'es trop jeune...

La scène primordiale, c'est ça aussi : l'enclos fantasmatique, le lieu mythique où se joue ce que les grandes personnes sont censées savoir, et que l'enfant, lui, doit ignorer. Supercherie, mystification quotidienne exercée par les adultes sans même qu'ils s'en rendent compte, ils sont conditionnés pour ça par cette supercherie même, ça se transmet impec de génération en génération, comme une fleur, on dira jamais assez comme les mécanismes de l'ordre social sont chiadés, subtils, salement au point, et c'est pas facile de s'en désagripper.

Voyez comment ça fonctionne. Tais-toi, tu sauras quand tu seras grand. Et d'une : c'est dire que les grands, eux, savent... Quel culot ! non ? Et ça s'arrange pas avec le progrès, le savoir sur le sexe qu'on débloque avec parcimonie depuis quelque temps, c'est

## N'ÊTRE

pas ça qui répond à la question fondamentale : qu'estce que je fous là ? C'est juste fait pour donner envie d'en savoir plus, et laisser croire que ce plus-de-savoir, c'est du côté de la science qu'il faut aller le chercher, plus de scientifiques, moins de philosophes, exactement ce dont la société a besoin pour se nucléariser sans surtout se poser de questions. Et puis encore : ne vous inquiétez pas, si vous ne savez pas, d'autres savent. Faites confiance aux gens de savoir, aux savants, aux spécialistes.



Lorenz, ce vieux facho, y a quand même intérêt à le lire. L'homme, dit-il <sup>1</sup>, c'est un animal dont la spécia-

lité, c'est d'être très peu spécialisé. Il n'est pas rivé, comme beaucoup d'autres espèces, à un micro-milieu, ses potentialités sont telles qu'il peut s'adapter à peu près partout. C'est pas absolument original : les corbeaux, les rats en sont au même point ou presque. Chez ces espèces, le manque relatif de comportements innés spécialisés, qui en rendent d'autres si magnifiquement souveraines en certains domaines, est amplement compensé par une autre disposition spécifique : une intense curiosité, qui nous pousse, comme notre frère le corbeau, à tout aller voir de près, à tâter, secouer, évaluer — expérimenter quoi, étudier...

Quand il parle de l'Homme, Lorenz, et c'est là que le bât blesse, on sait jamais bien duquel il s'agit. Si c'est l'Homme de l'espèce, ça va, rien à redire. Mais quand cet Homme-là se confond sournoisement avec celui de l'humanisme, et qu'on glisse de l'un à l'autre sans rien dire, alors là on marche plus, c'est qu'on veut nous faire avaler quelque couleuvre. Tout ça pour dire que cette curiosité innée, cette pulsion de savoir qui nous vient de l'espèce, et que chacun d'entre nous sans exception reçoit à sa naissance comme un don merveilleux, une promesse de potentialités quasi infinies, eh bien on peut quand même se demander ce que ça devient par la suite, parce qu'à voir comment se comportent les adultes dans notre société, on a pas l'impression qu'il en reste bien lourd.

Qu'est-ce que je fous là ? se demande l'enfant. Et : dis, papa, maman, qu'est-ce que vous avez fait hier soir, ça remuait et puis maman, on aurait dit qu'elle avait mal ? Tais-toi, dit le père, t'es trop petit pour poser des questions comme ça. Pourquoi il est emmerdé le père ? Pourquoi il continue à faire du sexe

<sup>1.</sup> Essais sur le comportement animal et humain, éditions du Seuil.

## N'ÊTRE

un monde secret, fermé, interdit ? Pourquoi ? demande l'enfant. Et je demande aussi, comme le corbeau, comme le petit d'homme : pourquoi, oui, pourquoi ?



Chapitres de « N'Être » de Roger Gentis, en pdf:

« La Tangente »

« L'orgasme, Dieu et le fric »

« Des loups et des hommes »

"Des loups, des corbeaux et des hommes"

ROGER GENTIS N'ÊTRE DESSINS PHILIPPE BERTRAND FLAMMARION ISBN: 2-08-211502-X.

© FLAMMARION, 1997